

Guy FERRER

L'ange et le funambule

En permanence inquiet de voir et de savoir, équilibriste entre ses émerveillements et son doute, Guy Ferrer est de l'espèce trop rare des artistes philosophes. Comme l'était également Paul Klee. D'ailleurs les représentants de l'étrange, incertaine humanité qui passe en ces œuvres n'ont-ils pas une évidente parenté avec ceux dont Klee hanta les superbes gravures réalisées pour le Candide de Voltaire ?

Hommes précaires dans la peinture, funambules plus frêles que le fil qu'ils foulent, juste assez consistants pour dire qu'ils ne font que passer. Font trois petits tours et puis s'en vont, ces baladins du Grand Voyage, ces ballotes par la Grande Question.

Ils sont prêtres cherchant leur culte, guerriers sans adversaires, toreros en arène vide.

Ils sont le plus souvent suspendus, périlleusement suspendus, et littéralement entre la vie et la mort.

Ce passage est leur seule histoire, leur seule identité, leur unique mission: Ils sont explorateurs envoyés quelques encablures au-delà de la Grande Frontière, éclaireurs s'enfonçant de quelques pas dans la Vaste Lumière. Éclaireurs aveuglés par tant d'éclat qu'ils trébuchent encore sur [es ornières de l'obscur, vacillent plus qu'ils ne dansent leurs premiers pas dans l'évidence.

Cette œuvre est de part en part transpercée par l'aiguillonnante passion d'être sûr, et de part en part agitée des convulsifs refus de toute certitude. Guy Ferrer est avant tout un voyageur, c'est-à-dire quelqu'un qui se refuse sans cesse à voir en son but autre chose qu'une étape. Puis chemine à nouveau, vers un autre horizon, inaccessible plus encore, au-delà duquel attend une autre lumière qu'il faudra refuser, dépasser à son tour, vers l'ultime, mais jamais ultime, éblouissement.

Cet art nous dit que l'art est l'unique et splendide manière de ne pas abandonner l'amer combat contre l'ange. Et si l'humour y est si souvent présent, c'est qu'il est non seulement, comme on l'a si somptueusement dit, « la politesse du désespoir », mais également la dernière manifestation possible d'un questionnement impliquant encore l'espérance.

Surtout, comme une politesse suprême, Guy Ferrer nous offre là du mystère et de la subtilité, entre eux dosés comme seul sait le faire l'Orient, celui des ors de Byzance, des immatériels palais de l'Inde et de la grondante pénombre des temples tibétains.

L'essentiel, par-delà sa voie, ses détours, vertiges et obstacles, demeure pour lui d'émerveiller.

Le meilleur moyen de réveiller.

Gérard Barrière
Mars 1991